

Dis Papy, raconte moi comment c'était
l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

GRAND-MÈRE

(Quatrième partie)



Grand-père avait rencontré une charmante jeune fille, elle
aussi originaire d'Ischia, mademoiselle Françoise Di
Méglio, qu'il épousa un beau jour de 1903, en l'église Saint

Coeur de Marie de Philippeville.

Mémé était modiste. Très connue dans la cité, elle avait des clients qui venaient du Faubourg, du Skikda et même du Béni-Mélek, pour choisir ou commander d'adorables bibis qu'elle confectionnait avec art. Sa réputation avait franchi les remparts de la cité: elle allait vendre ses chapeaux jusqu'à Collo, un charmant petit port niché sur une presqu'île, à une soixantaine de kilomètres de Philippeville. Elle s'y rendait en carriole, les automobiles à l'époque étant très rares, et surtout trop chères et le couple pépé Roch, débutant dans les « transports » et mémé Françoise, simple modiste, ne roulait pas sur l'or; alors les automobiles, fallait s'en passer !!



riété

Le chemin jusqu'à Collo était long, fatigant et dangereux au milieu des chênes lièges, du maquis et des oliviers. Mais cette « exportation » était nécessaire, car l'entreprise de Pépé Roch, qui n'en était qu'à ses débuts, ne suffisait pas encore à nourrir tout son monde. Donc, mémé « exportait » souvent!!

Cela ne l'empêchait pas d'être une maîtresse de maison accomplie, minutieuse, j'ose dire maniaque (elle utilisait une brosse à dents pour dépoussiérer puis cirer les chaises torsadées de la salle à manger) qui devait s'occuper aussi de ses enfants, sans parler de pépé qui avait un sacré caractère un tantinet macho. Elle était douce, tranquille, infiniment patiente et faisait preuve malgré tout d'une calme autorité qui s'exerçait sans cris, sans heurts, naturellement. J'affirme sans me tromper qu'elle aurait été une institutrice hors pair.

Document protégé par un droit de propriété
Fin cordon bleu, elle n'avait pas son pareil pour mijoter les bonnes recettes qu'elle avait ramenées de son Italie d'origine. Chaque dimanche, nous avions droit à la fameuse macaronade dont on ne se lassait pas ; (*nous, on disait les pâtes rouges*) Elle détenait le secret de la couronne au saucisson, de la soupe de pain à l'ail, à l'huile d'olive et à l'eau de cuisson des haricots secs, de la galette aux grattons, des raviolis à la chair, des petits pâtés aux anchois, de la pitse napolitaine (*maintenant on dit pizza*), des civets de lièvre ou de sanglier accompagnés de poulinte (*polenta*) et de la vraie bouillabaisse aux poissons fraîchement pêchés.

C'était, quand il le fallait, une infirmière délicate. Elle savait presser les furoncles qui, du fait des restrictions alimentaires, nous tourmentaient, s'installant de préférence sur la partie charnue de notre individu. C'est grand-mère qui

devait nous débarrasser de ces hôtes indésirables, encombrants et douloureux. Je garde toujours le souvenir de l'opération qui se passait presque toujours sur le balcon, parce que mémé y voyait mieux. Allongé sur ses genoux, les fesses à l'air, j'attendais stoïquement son intervention le plus souvent indolore. Mais il arrivait parfois, lorsqu'elle devait presser plus fort pour extraire un germe récalcitrant, que je poussa un cri de douleur. Elle me donnait alors une petite claque sur la fesse :

—Tu n'as pas honte, espèce de petit douillet ! Si ton oncle te voyait...

L'oncle étant en Italie, sur les pentes de Cassino, je me taisais immédiatement. Mais, pour rien au monde, je n'aurais accepté d'être soigné par quelqu'un d'autre.

Elle traitait énergiquement les angines en badigeonnant la gorge avec un tampon imbibé de jus de citron, posait avec précaution les ventouses, remède souverain contre la bronchite, et les décollait sans pincer la peau, en douceur. Quant à l'introduction du thermomètre, elle était inégalable...

A ses moments de loisirs, quand il lui en restait, elle tricotait ou faisait de la dentelle au crochet, art dans lequel elle excellait. Elle confectionnait de vraies merveilles qui ornaient tables ou dessertes. Les après-midi d'été, quand la maison était rangée et que tout était calme, elle s'installait devant la fenêtre de la salle à manger, son panier à ouvrage à ses pieds et, les lunettes sur le bout du nez, laissait aller ses doigts agiles et réalisait des chefs-d'oeuvre.

Elle adorait aussi la lecture. (« *C'est mon évasion,* » disait-elle). Je me souviens qu'à la fin de la guerre, j'allais souvent à la bibliothèque municipale qui avait trouvé refuge dans les

locaux de l'ancienne sous-préfecture, en haut des arcades.

J'y rapportais les volumes qu'elle avait empruntés et devais lui ramener ceux qu'elle avait cochés dans son catalogue. Les romans historiques la passionnaient, mais elle se laissait parfois aller à lire des romans à l'eau de rose, qui la faisaient, allez savoir pourquoi, rire de bon coeur.

Mémé trouvait encore le temps de s'occuper avec amour de son jardin d'agrément, situé en contrebas de la maison, dominant la rue, bien nommée, « des Jardins », dont il était séparé par de gracieuses balustres

Un rosier grimpant aux fleurs jaunes escaladait la margelle du puits dans lequel, avant de posséder un des premiers réfrigérateurs à pétrole (*eh! Oui, ne rigolez pas, ça a existé.*) Nous mettions nos bouteilles à rafraichir. Ce rosier se hissait jusqu'au balcon d'où je pouvais cueillir quelques boutons. Un magnifique massif d'hortensias bleus, des dahlias, des marguerites, des violettes ajoutaient leurs vives couleurs. C'était un tout-petit jardin, mais c'était un havre de paix où se prélassait une placide tortue. Et il sentait si bon !

Peu avant notre départ d'Algérie, alors qu'elle revenait de faire ses courses en ville, mémé avait été agressée par de petits voyous. Elle en avait été très affectée mais s'était promis de réagir. Elle ne sortait plus alors qu'armée d'un martinet dont elle ne s'est d'ailleurs jamais servie. Elle en eût été bien incapable, elle qui ignorait la violence.

J'ai adoré ma douce grand-mère. Et, lorsqu'elle s'est éteinte à Angers où elle avait été accueillie par mon oncle Roger après le triste déchirement de l'exode, je n'ai pas eu le courage d'aller l'embrasser une dernière fois sur son lit de souffrances. Mais je garde intacte dans mon souvenir l'image

de son visage si serein, empreint d'une infinie douceur, de son sourire si bon, parfois mélancolique.

Je n'oublierai jamais sa bonté, sa patience, sa gentillesse, son dévouement, son amour. Ma chère, si chère grand-mère, tu resteras à jamais dans mon coeur.

Auteur : Claude Stefanini

(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.

Document protégé par un droit de propriété